

**ÉVANGÉLINE DE
LONGFELLOW**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649765058

Évangéline de Longfellow by Henry Wadsworth Longfellow & A. Bollaert

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

HENRY WADSWORTH LONGFELLOW & A. BOLLAERT

**ÉVANGÉLINE DE
LONGFELLOW**

ÉVANGÉLINE

DE
LONGFELLOW

Traduction en vers français

PAR
A. BOLLAERT

Publiée à l'occasion du Millénaire de la Normandie

Précédée d'une Préface de l'Honorable PASCAL POIRIER,
Sénateur d'Ottawa, et de lettres de MM. AUGUSTE GEORGE,
Président de la Société Nationale des Professeurs français en
Amérique, et PAUL HAREL (le Barde normand).

“ Ne parle pas
D'affection perdue et sans fruit. Ici-bas
L'affection jamais ne se perd. S'il arrive
Que de ses doux trésors un autre cœur se prive
Ses ondes revenant à leurs sources un jour
Comme la pluie, enfant, les rempliront d'amour
Sans cesse, et de fraîcheur, et ce que la fontaine
Déverse lui retourne . . . ”

(ÉVANGÉLINE, SECONDE PARTIE)



EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
NEW YORK

Copyright, 1911

A MADAME CARLO POLIFÈME,
Fondatrice du LYCEUM,
Société des Femmes de France à New-York,
laquelle s'est donné pour noble mission
de contribuer à perpétuer en Amérique
le type de la femme française
en sa grâce, sa poésie, et son dévouement
au BEAU et au BIEN,
— avec mes respectueux hommages
et ma sincère admiration —

ÉVANGÉLINE
en sa coiffe normande.

A. BOLLAERT.

PRÉFACE

DE L'HONORABLE PASCAL POIRIER

Sénateur d'Ottawa (Canada)

C'est Louis Veuillot, je crois, qui disait que les Etats-Unis ne comptent pas parmi les facteurs de la civilisation, parce que, dans l'ordre surnaturel, ils n'ont pas de grands saints, et, dans les beaux-arts et les lettres, de chefs-d'œuvre comparables à ceux de la vieille Europe.

Plusieurs, en France, le croient encore.

L'Évangéline de Longfellow, dont M. Bollaert offre au lecteur français une nouvelle traduction en vers, contribuera à détruire cette légende.

Ce poème est une idylle en même temps qu'une page d'histoire vengeresse.

C'est le récit de la dispersion par un gouverneur anglais, Lawrence, de la nation acadienne, petit peuple de laboureurs et de pasteurs, vivant heureux et paisible sur les riches prairies naturelles qui bordaient, en 1755, l'antique Baie Française, devenue la Baie de Fundy, au Canada.

Leurs pères, premiers colonisateurs de l'Amérique septentrionale, étaient venus s'établir à Port Royal, aujourd'hui Annapolis, à la Nouvelle-Ecosse, avant les Hollandais à New-York, avant les Puritains à Boston, avant les Canadiens à Québec.

Louis XIV, par le traité d'Utrecht, les avait livrés, eux et leur beau pays, à sa "cousine" la reine Anne d'Angleterre.

C'était, nous dit Longfellow, un peuple aux mœurs simples et pures :

*" où sont les toits de chaume
 " Du paisible village où coulaient autrefois
 " Leurs jours — tels des ruisseaux qui coulent dans les bois
 " Leur onde pure? — Encor qu'un peu d'ombre s'y mette,
 " Celle que fait la terre — en tout temps s'y reflète
 " L'azur du ciel!" —*

L'existence qu'ils menaient rappelait par sa simplicité celle des pasteurs bibliques.

Un jour de septembre, le gouverneur les convoque, au nom du roi, dans l'église de sa paroisse. Les portes sont fermées; l'église est cernée par les soldats anglais, et du guet-apens où ils sont tombés, ils s'entendent, en pleine paix, déclarer prisonniers de guerre. Leurs biens sont confisqués, leurs villages incendiés sous leurs yeux, et eux-mêmes sont embarqués, les adultes d'abord, les femmes, les enfants, les vieillards et les malades ensuite sur des vaisseaux-pontons, pour être dispersés aux quatre vents de la mer, en un

" Exil sans fin et sans exemple dans l'histoire."

A Grand Pré, où se déroulent les premières scènes du drame-idylle, vivaient Gabriel Lajeunesse, fils de Basile le forgeron, et Evangéline, gracieuse et douce jeune fille, l'orgueil de son village et l'adoration de Benoît Bellefontaine, son vieux père, le plus considéré et le plus riche cultivateur des environs.

Ces deux enfants s'aimaient tendrement, comme Paul et Virginie, comme Marie et Brizeux, et attendaient, pour s'unir devant Dieu, la fin de la moisson prochaine.

Ils sont brutalement embarqués et jetés, séparés l'un de l'autre, sur des plages lointaines.

Leur vie se consume, désormais, à se chercher à travers les immenses étendues du Nouveau Monde; et quand Évangéline, devenue sœur de charité, rejoint enfin son fiancé, son bien-aimé Gabriel, c'est sur un lit d'hôpital, agonisant qu'elle le retrouve. Il la reconnaît, et meurt dans le chaste baiser qu'elle lui donne, comme un suprême viatique.

Cette plaintive histoire "chantée par les pins de la forêt" est une étude touchante de ce que contient de fidélité, d'intrépidité, de douce résignation, de sentiments tendres et profonds, le cœur aimant d'une vierge chrétienne.

La description de la vie champêtre des Acadiens est d'une grande fidélité historique. Le poème est plaintif comme une élégie, majestueux comme une épopée, et toujours les sentiments y sont d'une grande élévation.

Avant Longfellow, de grands poètes avaient chanté la vie des champs, ses jeux, ses amusements, ses chagrins, ses joies, ses peines d'amour. Mais leurs églogues et leurs bucoliques ne sont, pour ainsi dire, que des incidents de la vie. *Évangéline* est l'étude profonde d'une vie humaine toute entière.

L'auteur ne s'est inspiré ni de *Paul et Virginie* ni de *Hermann et Dorothee*, ni d'*Enoch Arden*, ni d'aucun poète bucolique moderne. C'est plutôt chez les anciens

qu'il est allé prendre, non pas précisément ses modèles, car *Évangéline* participe à la fois de l'idylle, du drame et de l'épopée, et qu'aucune œuvre de l'antiquité grecque ou latine n'offre un dissemblage pareil, mais le plan, l'affabulation de son poème et l'audace de sa métrique.

De Théocrite il a appris l'art de mettre son luth champêtre à tous les diapasons de la poésie, et à revêtir d'idéal les événements de la vie positive; Virgile, dans sa première églogue, lui a montré, en des vers d'une incomparable beauté, ce que peut avoir d'émouvant un cri de douleur sorti de la poitrine d'un paysan.

Évangéline et la première églogue sont l'une et l'autre le développement d'un même motif.

Virgile chante les douceurs de la vie des champs et gémit sur les horreurs de la guerre civile, les terres enlevées aux paysans, et ceux-ci, nus et sans ressources, jetés en exil. Longfellow raconte le crime de l'Angleterre arrachant à sa patrie tout un peuple paisible et confiant, pour le disperser, après l'avoir dépouillé de tous ses biens et laissé sans espérance humaine, au milieu des nations étrangères et hostiles.

“ Nos patrie fines et dulcia linquimus arva,

“ Nos patriam fugimus ”

dit Mélibée à son vieil ami Tityre: “Il nous faut
 “ abandonner, il nous faut fuir le ciel de notre patrie,
 “ ses doux rivages, pour nous en aller, les uns chez
 “ les Africains brûlés par le soleil, les autres chez les
 “ Scythes, ou en Grèce sur les bords de l'Oaxe rapide,
 “ ou chez les Bretons séparés du reste de l'univers.”—

"Far asunder on separate coasts the Acadians landed"

soupire la muse de Longfellow :

" Bien loin, séparément, au hasard, sous les cieux

" Les bons Acadiens sur des côtes diverses

" Abordèrent sans leurs troupeaux et sans leurs herses...

" Sans amis, sans foyers, sans espoir, de cité

" A village ils erraient.....

" Ils cherchaient des amis, des foyers, des regards

" Connus jadis! Beaucoup d'entre eux, l'âme brisée,

" Hélas! ne demandaient à la terre épuisée

" Qu'un tombeau! plus d'amis pour eux, plus de foyer

" A l'horizon jamais ne devaient exister!

" Leur histoire est écrite au fond des cimetières!"

En maints endroits du poème on voit passer la grande ombre lumineuse du Cygne de Mantoue. Le tableau saisissant du vieux Bellefontaine expirant dans les bras d'Évangéline, aux lueurs de Grand Pré incendié, n'est pas sans rappeler Enée sauvant le vieil Anchise des ruines de Troie en flammes. Ces animaux qui, au retour du soir, se lamentent lugubrement, ces chiens qui hurlent de voir leurs maîtres partis, qu'est-ce sinon une réminiscence des "pins, des fontaines et des arbrisseaux" qui redemandent Tityre?

Sur un sujet moderne, Longfellow a fait des vers antiques. Il s'était nourri des classiques, et il aimait la France dont il connaissait, aussi bien que personne à Paris, et la langue et les auteurs.